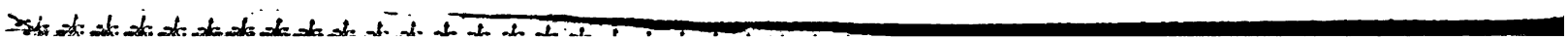
Publications De La Section Historique De L'institut Royal Grand-Ducal De Luxembourg, Volume 46 (French Edition)

#Institut Royal Grand-ducal De Luxembourg

Title: Publications De La Section Historique De L'institut Royal Grand-Ducal De Luxembourg, Volume 46 (French Edition)

Author: #Institut Royal Grand-ducal De Luxembourg

This is an exact replica of a book. The book reprint was manually improved by a team of professionals, as opposed to automatic/OCR processes used by some companies. However, the book may still have imperfections such as missing pages, poor pictures, errant marks, etc. that were a part of the original text. We appreciate your understanding of the imperfections which can not be improved, and hope you will enjoy reading this book.



GCA

INDEXED

PUBLICATIONS

DE LA

SECTION HISTORIQUE

DE

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS.

L'INSTITUT GRAND-DUCAL

DE

LUXEMBOURG

(ci-devant « Société archéologique du Grand-Duché »)

CONSTITUÉ SOUS LE PROTECTORAT

DE

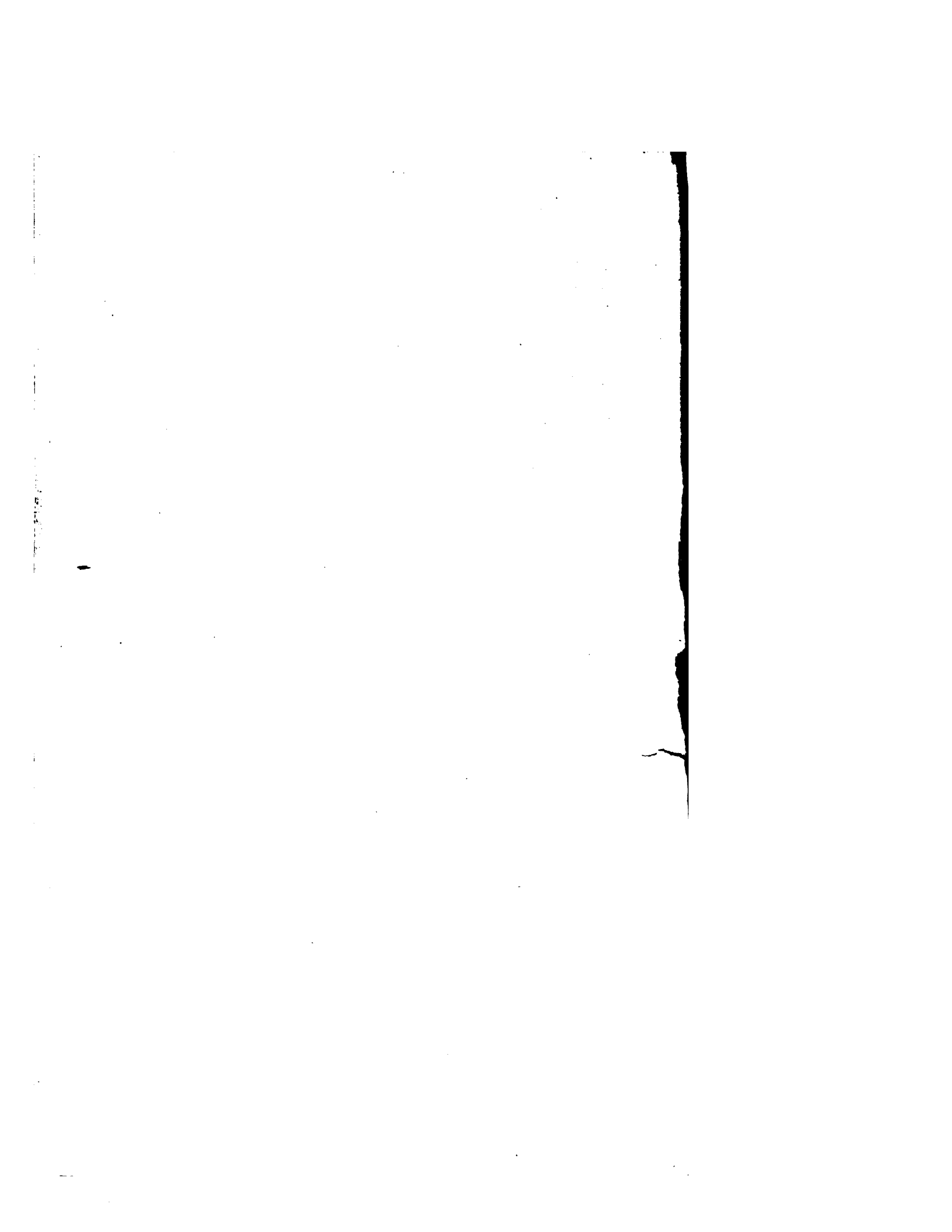
Son Altesse Royale le Grand-Duc de Luxembourg.

Volume XLVI.

LUXEMBOURG.

Imprimerie de la Cour V. BÜCK, Léon BÜCK, Successeur, Rue du Curé.

1898.



INDEXED

PUBLICATIONS

DE LA

SECTION HISTORIQUE

DE

L'INSTITUT GRAND-DUCAL

DE

LUXEMBOURG

(ci-devant « Société archéologique du Grand-Duché »)

CONSTITUÉ SOUS LE PROTECTORAT

DE

Son Altesse Royale le Grand-Duc de Luxembourg.

Volume XLVI.

LUXEMBOURG.

Imprimerie de la Cour V. BÜCK, Léon BÜCK, Successeur, Rue du Curé.

1898.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
R 1913 L

RAPPORT

DU

SECRÉTAIRE-CONSERVATEUR

de la section historique de l'Institut G.-D. de Luxembourg.

L'étude de l'histoire du passé est certainement une de celles qui présentent le plus d'attrait, surtout pour celui qui s'occupe de l'histoire de sa patrie, du sol natal qui l'a vu naître et qui l'a nourri. Établir quelle était à une période déterminée l'état de la population, l'instruction, la civilisation; préciser quelles étaient les divisions principales sous le rapport administratif, qu'il s'agisse de l'État ou de l'Église; peindre les ressources de l'État et des seigneuries, des communes, des églises, des simples particuliers; étudier les mœurs et les coutumes des siècles passés, retracer l'histoire politique de tout le pays, certes, ce sont de nobles travaux par lesquels l'historien ne peut que faire croître sans cesse l'amour de la patrie, nécessaire, plus que jamais, de nos temps, où tout tend à devenir international.

C'est cet amour de la patrie qui a guidé et inspiré les travaux de notre société depuis un demi-siècle qu'elle existe; c'est grâce à lui que nous pouvons montrer avec orgueil les nombreuses dissertations de toute espèce, imprimées dans nos publications, et les inappréciables trésors historiques que renferment et nos archives et notre musée et notre bibliothèque. Si, aujourd'hui, nous connaissons tant de faits intéressants et importants pour notre histoire nationale, n'est-ce pas à l'amour pur et désintéressé de la patrie de nos membres les plus distingués, les de la Fontaine, les Würth-Paquet, les Engling, les Schœtter que nous les devons? Espérons qu'il en sera toujours de même. Puissent les nobles visées de notre société ne jamais être altérées par les desseins ambitieux de l'un ou de l'autre qui ferait semblant de travailler

dans l'intérêt de notre société ou de notre histoire nationale, et qui en réalité ne profiterait de la publicité lui accordée par nos Mémoires que dans un but égoïste et intéressé.

Le Luxembourg a tellement changé d'aspect à travers les siècles qu'il nous est parfois impossible de nous figurer exactement quel en fut l'aspect, quelle en fut même l'étendue à une époque déterminée. N'est-ce pas pourtant un peu, et même beaucoup, notre faute, si nous sommes si mal renseignés sur les parties les plus intéressantes de notre histoire? Qu'a-t-on fait jusqu'ici pour notre histoire nationale? N'est-ce pas l'histoire politique qui en premier lieu a attiré l'attention de nos historiens les plus distingués, l'histoire politique avec ses intrigues sans fin et sans nombre, avec ses innombrables traités de toute espèce, avec ses guerres incessantes? Je ne voudrais à aucun prix déprécier les travaux qui ont paru sur ce domaine, ils sont non seulement utiles, ils sont nécessaires au plus haut degré; mais je voudrais voir étudier à côté de l'histoire politique celle de la civilisation, de l'agriculture, des arts et de l'industrie, des institutions judiciaires, des corporations et des métiers, celle des mœurs et des coutumes, de l'état social du gentilhomme, de l'homme d'église, du bourgeois et du paysan. Peu de chose, sous ce rapport, a été fait jusqu'ici. A peine trouvons-nous par ci par là une étude plus ou moins approfondie sur ces parties de notre histoire que je viens d'indiquer, et encore la plupart de ces travaux ne sont-ils qu'une copie plus ou moins fidèle d'études analogues publiées sur les institutions similaires, tantôt des pays voisins, tantôt même de pays éloignés, avec lesquels notre patrie n'a pas eu les moindres rapports. Si l'on vous vient parler de l'influence des Bénédictins sur l'agriculture du pays de Luxembourg, gardez-vous bien d'appliquer à nous tout ce que vous y trouverez, car les auteurs ont décrit, en général, comme existant chez nous, ce qui en termes généraux était exprimé pour d'autres pays, pour la France, pour l'Allemagne et même pour l'Italie, par des auteurs de renom. Bon nombre de nos auteurs qui jusqu'ici se sont occupés de ces questions, rappellent la fable si connue du geai qui se pare des plumes du paon; leurs écrits ne sont qu'une compilation de tout ce qui, sur la matière qui les occupe, a été écrit avant eux par les auteurs les plus divers. Mais n'allez pas y chercher un travail original, remontant aux sources de notre histoire; celles-ci

ont été laissées de côté, parce qu'il aurait fallu du temps, de la patience, peut-être aussi plus de connaissances historiques et paléographiques que n'en possédaient les auteurs, parce qu'il était plus facile de réunir des extraits multiples, quoique souvent disparates et discordants, d'une demi-douzaine d'auteurs modernes, que d'étudier peut-être des centaines ou des milliers de documents authentiques qui, isolés, ne donnent chacun qu'une légère donnée, mais qui, réunis ensemble, fournissent un aperçu complet sur la véritable situation.

Nous possédons l'histoire de plusieurs de nos seigneuries ; que donnent-elles ? La généalogie des seigneurs y est retracée avec le plus grand soin, mais à peine y trouvons-nous un court aperçu sur l'étendue et les différentes parties de ces seigneuries, et quant à ce qui concerne les revenus du seigneur, sa vie privée, son logement, la situation sociale de ses sujets, leurs droits et leurs devoirs, nous n'en trouvons presque nulle trace.

Nos publications renferment bon nombre de travaux sur les anciennes paroisses ; ces travaux encore sont presque tous rédigés dans le même sens que ceux sur les seigneuries ; ce qui se rapporte à la vie du prêtre, à celle des paroissiens, n'est guère touché.

L'administration de l'État et des communes, les institutions politiques, les confréries et les métiers, tout cela est presque inconnu. Et cependant ces choses mériteraient d'être traitées à fond. Il me semble, en effet, que l'on ne peut bien apprécier et connaître les différentes phases de notre histoire politique que quand on connaît l'histoire de l'administration et la vie privée et publique de nos ancêtres.

Comme je l'ai déjà indiqué, bien des choses restent encore à faire sous ce rapport, ou plutôt, disons-le hardiment, presque tout. Et malheureusement il n'y a guère d'espoir que ces regrettables lacunes puissent être comblées de si tôt ; le champ est vaste ; mais les ouvriers sont rares, notamment ces ouvriers qui voudraient travailler par amour pour notre histoire, qui voudraient établir les faits sans idées préconçues, sans partialité ni pour les hommes ni pour les idées dominantes des époques qu'ils voudront traiter, qui ne voudraient pas admettre aveuglement les idées de quelques-uns de leurs devanciers et ne pas même citer les autres, parce que les uns peut-être étaient cléricaux, les autres libéraux.